rait la critique des textes. Seulement, lui, il a créé, opéré des synthèses, frayé des voies nouvelles… C'est pourquoi « tout ce qui figure dans l'Écriture est là, dit encore l'Apôtre, pour nous enseigner la doctrine » ; la Bible doit nous apporter patience et réconfort du Saint-Esprit (Rom., 15 : 4). Oui, « chacun des livres inspirés par Dieu peut et doit servir à la doctrine, et à la mercuriale, et à la correction, et à former à la justice » (2 Tim., 3 : 16-17 ; cf. Prov., 1 : 3). Assurément, chacun de nous réserve ses préférences à tel ou tel principe ou système d'interprétation ; préférence parfaitement légitime, si l'on songe que, pour bien gloser πνευματικῶς (Apoc., 11 : 8) et tirer d'une « figure » tout ce qu'elle peut donner, il faut commencer par connaître à fond tout le phénomène figuratif ici-bas : allusions historiques, références géographiques, etc. Nos commentaires sur les paraboles évangéliques, à visée généralement messiano-eschatologique cependant, en font trop souvent des leçons de « moralité » quelconque, que pourraient signer un Jules Simon ou un Léon Bourgeois. Si l'on veut serrer de près les textes, qu'on commence par les lire à la manière des vieux rabbins : rien n'est plus anachronique que de vouloir comprendre goutte aux Écritures, en y apportant la myopie de la *Nüchternheit* contemporaine. Mon père, converti au Christianisme pendant ses études pour le rabbinat, il y a quatre-vingt ans, était saturé de l'esprit animant les *midraschîm* et *targoumîm :* il en savait infiniment plus long, sur l'arrière-fond historique de la Bible, que les exégètes professionnels d'aujourd'hui. Mais c'est à la Kabbale et aux *targoumîm* qu'il dut — *Te rectore, Te duce* — ses premiers pas vers la foi chrétienne.

C'est pourquoi nous n'avons aucun scrupule à passer d'un Testament à l'autre, et de rechercher partout des identités, à tout le moins des affinités, bien plus significatives que les différences : le premier Livre des Rois nous éclaire sur telles Épîtres pauliniennes, et Job projette sa lumière sur l'Apocalypse. Un seul parle : Dieu. A qui ? Sous le masque des hommes, à Dieu. De qui ? Du seul objet digne d'un récit divin : de Dieu. Sa parole, dit saint Ambroise, est *itérative*. Ces précautions prises à l'égard des lecteurs que scandaliserait notre apparente indifférence à l'égard des dissections, vivisections et triomphales autopsies opérées par la critique — sur la « lettre » réduite à l'état de cadavre — nous nous risquerons de l'avant…

Saint Jean parle du Diable, dans son Évangile comme en ses Épîtres, en l'envisageant, si l'on peut dire, sous deux angles différents, mais complémentaires. Lorsqu'il fait dire à Jésus que « l'archonte de ce monde (en) est expulsé », que « l'archonte de ce monde n'a rien en Lui », l'Évangéliste ajoutant lui-même que « le monde gît tout entier dans le Mauvais » (Jean, 12 : 31 ; 14 : 30 ; 1 Jean, 5 : 19), il évoque fugitivement, par voie d'allusion — car l'Écriture n'a rien de professoral — le rôle et la fonction de Satan ;